

degrés et des Cours-Universitaires, en relation avec les professions libérales.

Au nombre de ses titres honorifiques, l'un de ceux qu'il porte avec distinction est celui d'avocat de Saint-Pierre, dont il a été décoré en 1888.

L'honorable juge épousa, en février 1862, Mlle Azilda Gauthier, fille de feu A. Gauthier, écrivain, N. P.

Maintenant âgé de quarante-neuf ans, l'honorable juge Pagnuelo porte encore avec vigueur le poids de cet âge comparativement jeune. Sa taille est de moyenne grandeur et la physionomie accuse une grande franchise et une profonde perspicacité.



Promenade à travers l'Exposition Universelle

Le Champ-de-Mars ! Le Champ-de-Mars ! Le voilà donc enfin devant nous, avec ses splendides constructions et les merveilles qu'elles renferment sous leurs dômes étincelants ! Quelle animation ! Toutes les nationalités s'y coudoient, toutes les langues s'y font entendre, tous les costumes y contrastent ; ici, c'est l'Arabe se promenant gravement avec son manteau blanc, insensible aux regards dirigés sur lui de toutes parts ; c'est l'Espagnol avec sa coiffure de dentelles ; ce sont des Anglais, des Russes, des Italiens, etc., etc.

Mille bruits, mille incidents viennent sans cesse jeter la vie et la diversion dans cette foule si bigarrée ; tantôt c'est un carillon qui envoie au ciel ses notes joyeuses, tantôt c'est le *gong*, ou tambour chinois, dont on entend le grondement sauvage ; d'autrefois, une voiture légère à vapeur transportant les visiteurs, comme une véritable calèche, fait le tour des jardins, annonçant sa venue par le sifflement aigu de sa machine. Puis, tout à coup, au détour d'une allée bordée de grands arbres, on rencontre des Arabes qui passent triomphalement sur leurs chameaux. Il est curieux de les voir paresseusement assis, les jambes croisées sur le cou de l'animal qui, tour à tour, se met à genoux pour laisser descendre son maître, ou part rapide comme l'éclair à son premier commandement !

Voici maintenant les Egyptiens, aux costumes bizarres et bariolés, qui, sortant de la rue du Caire, conduisent cent petits ânes blancs, venus d'Egypte et sur lesquels, moyennant une légère rétribution, on peut faire, commodément assis, le tour des jardins. Cette rue du Caire, dont LE MONDE ILLUSTRÉ a donné une vue dans son avant-dernier numéro, a été transportée toute entière, pièce par pièce, à Paris. C'est un chef-d'œuvre de restauration. Quelle singulière chose que de se promener à Paris dans une rue d'Egypte !

Il y a quelques jours, je voyais une gravure représentant le Champ-de-Mars pendant la guerre de 1870. Quel spectacle ! et quel contraste avec nos jours !

Au loin, on voyait cette plaine immense couverte de tentes où campaient des milliers de soldats qui, le lendemain, allaient se faire égorger ou en égorger des milliers d'autres. Le front soucieux, l'air découragé de ces malheureux, leurs accoutrements en désordre, souillés de boue et de sang et tout déchirés, faisaient peine à voir. On se demandait, en regardant ces visages pâles, amaigris et désolés, si c'était bien là ce que la France comptait parmi ses plus vigoureux jeunes gens !

Partout des canons aux gueules béantes, prêtes à vomir la mort, avaient défoncé le terrain de leurs roues dévastatrices. Les chevaux de bataille enfonçaient jusqu'aux genoux dans ce terrain témoin pourtant de si glorieux événements ! Et partout la population était en deuil, par ce qu'on se disait tout bas que la Patrie était mourante !

Oui, elle était mourante, et même ses fiers ennemis la croyaient bien morte pour toujours, écrasée sous le talon de leurs bottes de combat, cette France dont Bismarck avait osé rêver le démembrement ! Pressurons-là ! avait-il dit, ruinons-là pour jamais ! demandons-lui hardiment la bourse

ou la vie ! Et les cinq milliards étaient partis ! Et l'odieux chancelier, en s'en retournant dans son pays, disait tout bas en souriant à l'oreille de son maître que la France était bien morte !

Et pourtant, aujourd'hui, la voilà qui se relève plus forte, plus riche et plus belle que jamais, conviant tous les peuples, même ceux qui furent ses ennemis, à mettre leur main dans la sienne ! Paris a repris sa couronne de gloire et l'Exposition Universelle attire à elle les peuples du monde entier.

Voilà pourquoi le Champ-de-Mars est devenu si magnifique ; ou plutôt, comme le disait un homme distingué, le Champ-de-Mars n'est plus qu'un nom et un souvenir ! Ce qui était un désert est devenu le lieu le plus fréquenté du monde ! L'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie, avec leurs types humains, leurs animaux, leurs plantes, leurs minéraux, leurs produits naturels, leur industrie, leur science, leur beaux-arts tiennent dans ce vaste terrain. Un nombre prodigieux d'édifices de toutes formes, de tous les styles, de tous les temps ont surgi au milieu des arbres et des charmilles.

Des dômes, des clochers, des cheminées d'usine, des tours, des phares, des coupes, des minarets, se détachant sur le ciel bleu. De grandes masses de feuillage verdoyant que couronnent les resplendissantes verrières des jardins d'hiver, au centre de cette confusion, une tour gigantesque, voilà ce qui de loin apparaît à l'œil émerveillé à l'endroit qui fut le Champ-de-Mars ! C'est l'Exposition Universelle, le but du grand pèlerinage de tous les peuples de la terre !

Pour rendre agréable ce séjour merveilleux, vraie miniature de l'univers, il fallait de l'air et de l'eau. Des travaux devant lesquels eussent reculé les Romains eux-mêmes, ont sillonné tout le sol s'étendant à travers le pont d'Iéna et le Trocadéro pour assurer le fonctionnement et la vie à ces jardins délicieux. L'air, pompé à l'extérieur par de puissantes machines, est amené à travers une multitude de galeries souterraines, de plusieurs milles de longueur sous les planchers des palais, d'où, par des bouches innombrables, il se répand dans toutes les parties des édifices et y entretient une ventilation douce et fraîche.

Il fallait de l'eau pour les machines, pour les bassins, pour les fontaines, pour les jardins, les fleurs, les cascades, l'arrosage, etc., etc. Des pompes vigoureuses puisent le liquide dans la Seine et le refoulent en partie dans des lacs artificiels, en partie dans de vastes réservoirs dissimulés sous des formes artistiques, tels qu'une tour en ruine, etc.

Voilà, en quelques coups de crayon rapides, l'organisation du Champ-de-Mars, et encore je n'ai point parlé de l'électricité, du gaz, du personnel, de l'administration. Que sais-je ! mais il faut terminer et convier mes lecteurs à de nouvelles merveilles.



"THE ROMANCE OF DOLLARD"

Je viens de lire avec intérêt une charmante *nouvelle*, dont madame Mary Hartwell Catherwood, des Etats-Unis, est l'auteur ; cet écrit a paru dans le *Century Illustrated Monthly Magazine*. (*)

Madame Catherwood a été particulièrement heureuse dans le choix du sujet de son œuvre ; elle a traité, sous la forme de roman historique, l'événement le plus mémorable de nos annales militaires : celui de Dollard se dévouant, en 1660, avec seize compagnons, pour sauver la colonie menacée d'une destruction complète. Ce sujet était bien propre à l'inspirer. Moi-même, si j'avais eu des loisirs, et, surtout — ce qui me manque le plus — le talent nécessaire, c'est l'époque que j'aurais de préférence aimé mettre en scène. A mon sens, ce fait d'armes est le plus héroïque qui se soit accompli durant cette période tourmentée de l'histoire de la colonie. Je ne puis le relire sans me sentir pénétré d'ad-

miration et d'enthousiasme ; et c'est avec raison qu'un de nos historiens dit que le spectacle donné par ces hommes, sur le théâtre obscur qu'ils avaient choisi pour combattre et mourir, peut être comparé avec ce que l'histoire offre de plus noble.

La mémoire de cette héroïque poignée de braves, commandés par Dollard, doit nous être aussi chère que le fut aux Grecs celle des trois cents Spartiates de Léonidas. Le héros canadien eût été digne de servir de lieutenant au chef spartiate.

La bataille du Long-Sault représente à notre esprit l'image la plus saisissante de celle des Thermopyles. Relisez ces deux faits et comparez les circonstances qui les ont précédés et accompagnés : la ressemblance est si frappante qu'on les confond dans une pensée commune.

Xerxès, avec sa formidable armée, a envahi le sol de la Grèce, semant partout la destruction et la mort. Un joug honteux semblait être réservé au peuple libre de ce beau pays. Les Thermopyles formaient la principale entrée de la Thessalie ; pour pénétrer en Boétie, il fallait passer par ce défilé. Le salut de la Grèce dépendait de la garde de ce défilé. Léonidas et ses trois cents compagnons, se sacrifiant à la patrie, osent disputer aux Perses ce passage. Ils mourront, il est vrai ; ils s'y attendent, car ils ont juré de s'ensevelir sous les ruines de la patrie en la sauvant.

De même, à une autre époque que sépare un intervalle de tant de siècles, et dans une autre partie du monde, un petit peuple est menacé non seulement dans sa liberté, mais dans son existence même. L'approche de nombreuses hordes barbares jette partout l'épouvante. Le salut ne dépend que d'un brillant acte d'héroïsme. Le Long-Sault est le lieu que la nature désigne pour disputer le passage aux Iroquois et les empêcher de pénétrer dans le cœur de la colonie : Dollard et ses seize compagnons se dévouent pour sauver la patrie. Comme Léonidas et ses Spartiates, ils jurent de ne jamais demander quartier et de mourir plutôt que de se rendre. Les trois cents Spartiates, sa hant que la mort les attendait, prennent ensemble un dernier repas et célèbrent, selon les rites du temps, des jeux funèbres où assistent leurs parents. Les dix-sept braves de Montréal se préparent aussi à la mort ; ils dictent leurs dernières volontés, reçoivent ensemble le viatique et disent un suprême adieu à leurs parents.

L'action décisive est à la veille de se livrer. Léonidas invite ses amis à souper le même soir chez Pluton ; Dollard donne rendez-vous à ses braves au paradis du Dieu des chrétiens.

Il n'entre pas dans l'esprit de Xerxès que trois cents Spartiates osent songer à s'opposer au passage de son armée ; aussi, après quelques jours d'attente, écrit-il à Léonidas ces simples mots : "Rends les armes" ; on lui rapporte sa lettre avec ces mots écrits au bas : "Viens les prendre." Les canots des Iroquois couvrent toute la surface de la rivière ; une poignée de Français, au milieu d'un fort abandonné, formé de pieux à demi pourris, va s'opposer à leur passage ; c'est inouï. Les Iroquois aussi parlementent, mais en vain.

L'heure fatale est arrivée ; le terrible combat s'engage. Les Spartiates, au milieu des ténèbres, se précipitent dans le camp des Perses, saisis d'épouvante ; des monceaux de cadavres jonchent le sol : Xerxès n'échappe au trépas que par la fuite ; Léonidas tombe percé de mille traits meurtriers, et les corps de ces héros forment un glorieux trophée autour de celui de leur général.

Les Français ont fait mordre la poussière à un grand nombre d'Iroquois ; leurs cadavres s'amoncellent en rangs épais autour des faibles palissades, où git plus d'un chef renommé. La forêt retentit des cris de rage et de honte de nouveaux arrivants ; pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, le combat se continue au milieu des privations et des souffrances les plus atroces, et ces nouveaux Spartiates succombent enfin sous une grêle de traits. Et si les héros des Thermopyles conservèrent aux Grecs leur liberté, les habitants de la colonie, grâce aux martyrs du Long-Sault, se sentirent sauvés et délivrés de leurs craintes mortelles.

N'est-ce pas que j'avais raison de dire que le drame du Long-Sault ressemble à celui des Ther-

(*) Nos de novembre et décembre 1888, et de janvier 1889.